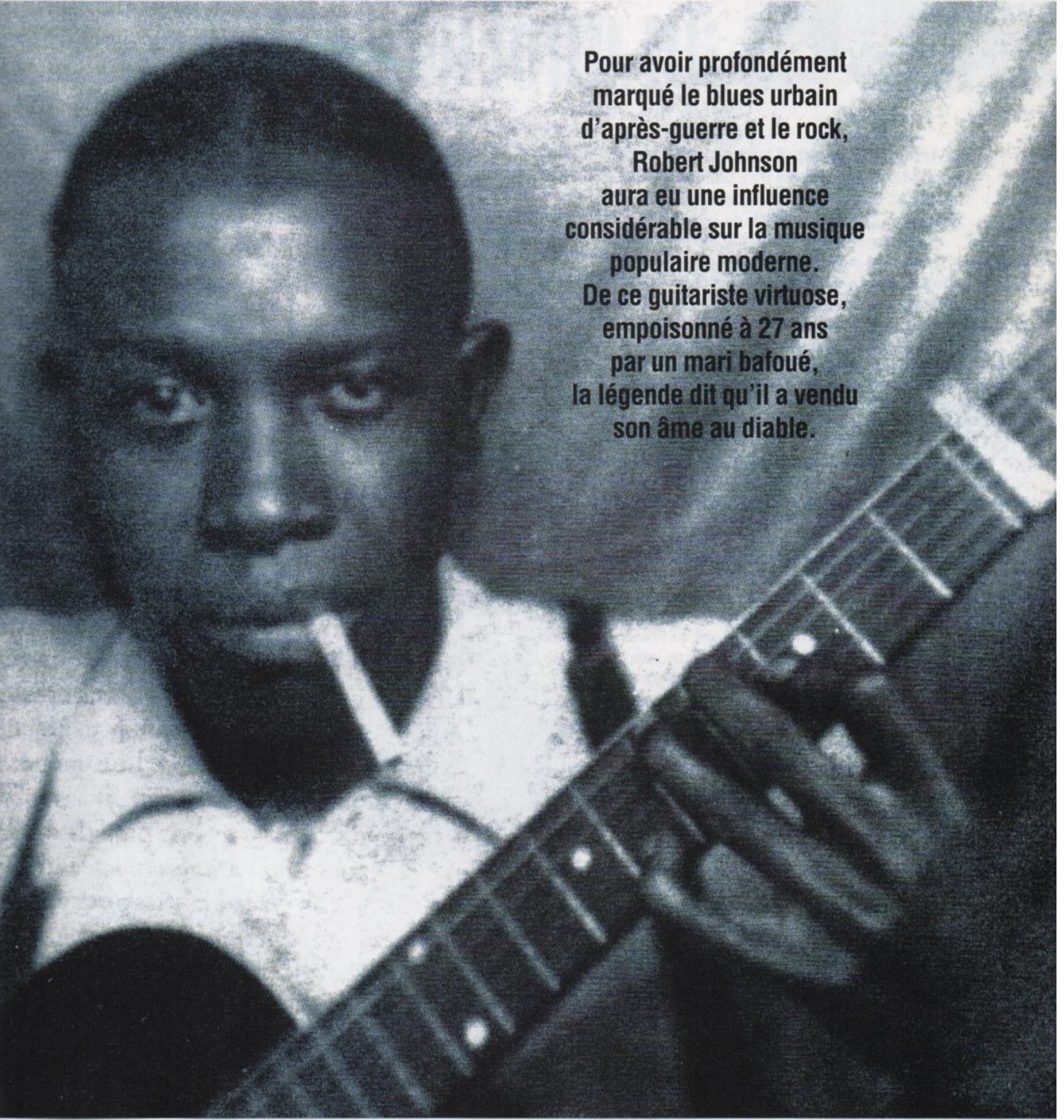


Robert Johnson



Pour avoir profondément marqué le blues urbain d'après-guerre et le rock, Robert Johnson aura eu une influence considérable sur la musique populaire moderne. De ce guitariste virtuose, empoisonné à 27 ans par un mari bafoué, la légende dit qu'il a vendu son âme au diable.

La mort au quotidien



▲ Les funérailles du chanteur Jimmy Ace à Memphis, en 1955, qui s'était tué en jouant à la roulette russe.



The Most Sensational Story in Jazz History

Read how Pinetop Smith developed the raucous Boogie-Woogie piano style... how he influenced jazz... and how he suddenly met death—before the world knew what his humble business was all about.

For five years Sharon Payne, nationally noted pianist and writer, assembled facts about the little known Pinetop. His amazing disappearance didn't happen overnight. This fascinating story together with other exclusive features in the October issue of DOWN BEAT.

8 Issues For *1

▲ En octobre 1938, le magazine « Down Beat » fait état de la fin tragique du bluesman Clarence Pinetop Smith, tué par une balle perdue lors d'une bagarre.

► Enterrement dans l'Etat du Mississippi (1968).

Un lourd tribut pour le blues

La triste fin d'un bluesman comme Robert Johnson a de quoi frapper les esprits – poignardé selon certains, il semble plutôt avoir été empoisonné par un mari jaloux –, mais son cas est loin d'être isolé, comme le montrent les drames qui ont endeuillé l'univers du blues depuis ses débuts. C'est Blind Lemon Jefferson que l'on dit mort de froid après avoir perdu son chemin dans les rues de Chicago, c'est encore Peetie Wheatstraw, écrasé par un train. Et on pourrait en citer beaucoup d'autres.

L'indifférence et la fatalité ont, certes, joué un rôle, l'alcoolisme a aussi fait des ravages, emportant notamment l'illustre pianiste Leroy Carr.

Mais l'une des principales causes de mortalité dans l'Amérique noire reste la violence. Les cas les plus tristement célèbres sont ceux de Pinetop Smith, pionnier du boogie-woogie qui fit les frais d'une bagarre au revolver ; de John Lee Sonny Boy Williamson, assassiné à coups de pic à glace ; ou encore d'Hersal Thomas, empoisonné à l'âge de 16 ans.

La ségrégation, même dans la mort

Le crime, l'alcool, la drogue et la maladie n'étaient pas réservés aux musiciens de blues, leurs destinées rappellent simplement celles de leurs semblables. Entre Blancs et Noirs, une différence est apparue très tôt dans l'histoire du peuple américain. Ces derniers réagissent mieux que leurs compatriotes d'origine européenne à la malaria et à la fièvre jaune, mais on

remarque chez eux une moindre résistance aux maladies respiratoires, en particulier à la tuberculose. Ces constats ont souvent amené les médecins du XIX^e siècle à se désintéresser de leurs patients afro-américains, alors que la malnutrition et les mauvais traitements sur les plantations étaient responsables avant tout de ces disparités.

Inégaux devant la maladie

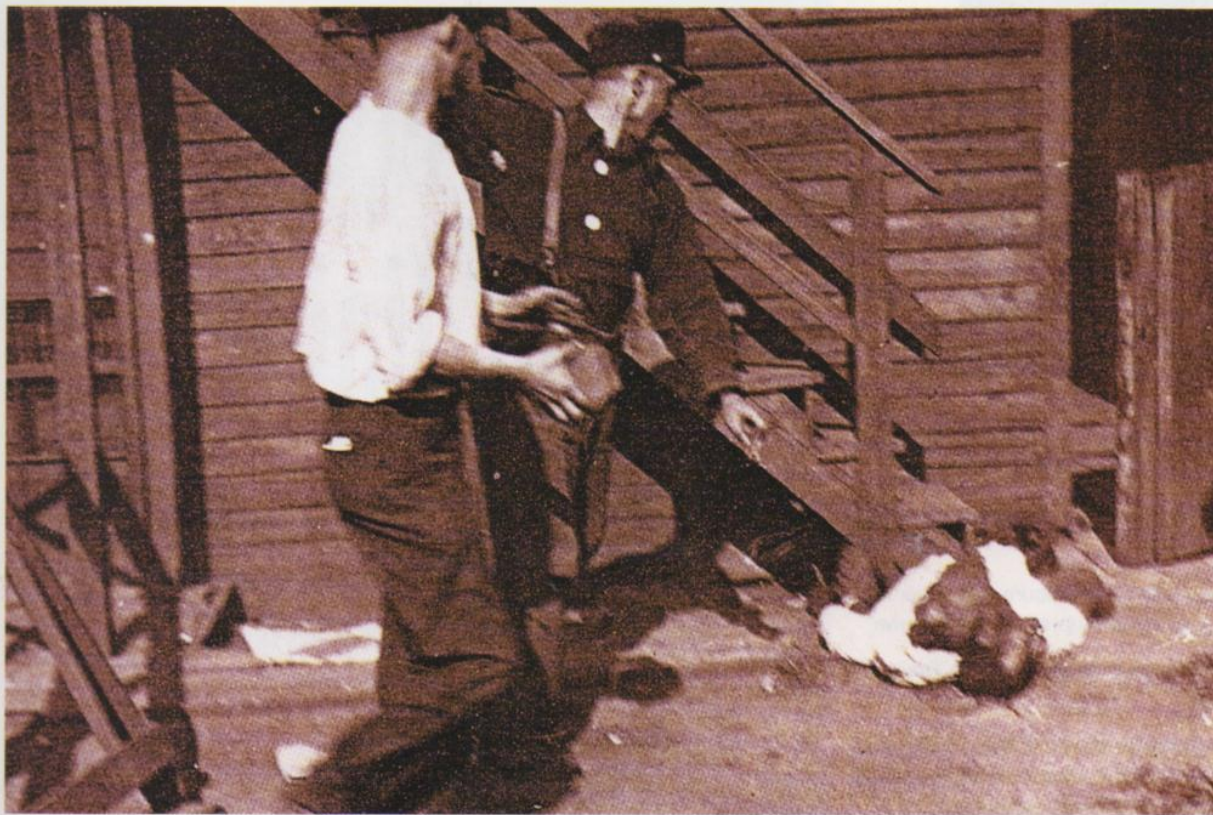
Dans le Sud, la communauté noire a beaucoup souffert de la pérennité de cette situation jusqu'à la Grande Guerre. En outre, après la déclaration d'émancipation, les propriétaires terriens ont quasiment cessé de prendre en charge la santé de leurs anciens

esclaves, provoquant parmi eux une augmentation sensible de la mortalité. Il faudra attendre les mouvements migratoires qui ont poussé des milliers de petits fermiers noirs vers les ghettos des grandes villes pour que l'opinion publique s'en émeuve.

Diverses études ont fait même apparaître plus tard des différences scandaleuses entre Blancs et Noirs en matière de santé publique. En 1940, la tuberculose et la syphilis faisaient cinq fois plus de ravages chez les seconds que chez les premiers. Dans une ville comme Chicago, le taux de mortalité était deux fois plus élevé chez les Noirs, le nombre de morts violentes six fois plus important !



Le destin dramatique de nombreux bluesmen ne fut souvent que le reflet des conditions dans lesquelles vivaient la plupart des Noirs. Une situation qui est loin d'avoir disparu aujourd'hui.



◀ Lors des émeutes raciales de Chicago, en 1919, un Noir est tué à coups de pierres par deux Blancs avant l'intervention de la police.

Une situation encore précaire

On aurait pu espérer que de telles inégalités aient aujourd'hui disparu. En dépit d'améliorations à l'époque de la lutte pour les droits civiques, il

semble que le fossé soit à nouveau en train de se creuser entre les races. Alors qu'une partie de la communauté noire s'est intégrée à l'Amérique moyenne, une majorité continue à vivre en marge d'une société qu'elle a pourtant largement contribué à construire.

En plus de l'alcool, les drogues dures font maintenant payer un très lourd tribut aux habitants des ghettos, alors que le crime reste la première cause de mortalité pour les hommes de race noire. Le monde du blues traduit toujours cette triste réalité : ses artistes sont nombreux à chanter la violence, et presque aussi nombreux à la subir.

Depuis quelques années, on ne compte plus les disparitions tragiques. On se souvient de Sammy Lawhorn, mort d'une cirrhose, d'Eddie Lusk qui s'est jeté du haut d'un pont pour ne

pas mourir du sida, de Boston Blackie assassiné par son collègue Tail Dragger, ou encore de ces deux musiciens de Chicago qui se sont entretués en tentant de savoir lequel des deux aimait le plus sa belle-mère !

I Have Killed My Man

Bloodthirsty Woman Confesses!



Never Seen So Much Blood



EXTRA!
The story with all its horrors is sung by
Victoria Spivey
(Exclusive Club Artist)
Okeh Record No. 8531
A Brand That Quits With Triumph
Only 75c
Ask for... Blood-Thirsty Blues
Dope Head Blues
Sung by VICTORIA SPIVEY

RACE Okeh RECORDS
ELECIRIC

■ La « classic blues-singer » Victoria Spivey a enregistré « T-B Blues » et « Bloodthirsty Blues », qui traitent, respectivement, de la violence et des ravages causés par la tuberculose chez les Noirs.



- 1911** Naissance de Robert Leroy Johnson à Hazelhurst, le 8 mai, dans une famille déjà sept enfants.
- 1918** Installation à Robinsonville, où la mère de Robert vient de se remarier.
- 1927** Débuts à l'harmonica. Il se procure sa première guitare et apprend le blues auprès de Willie Brown.
- 1929** Son premier mariage le lie avec Virginia Travis, qui n'a que 15 ans.
- 1930** Décès de sa première femme. Cette même année, il fait la connaissance à Robinsonville de Son House, son maître à penser en matière de blues.
- 1932** Après deux ans d'absence, Robert retourne à Robinsonville où il étonne ses amis Willie Brown et Son House par sa virtuosité instrumentale.
- 1936** Sur les conseils de H.C. Speir et Ernie Oertle, Johnson enregistre ses premiers disques pour le producteur Don Law, au Gunter Hotel de San Antonio.
- 1937** Nouvelle séance d'enregistrement, à Dallas cette fois, où il grave un total de treize faces exceptionnelles.
- 1938** Johnson meurt d'empoisonnement le 16 août. Son corps est inhumé près de Greenwood. Hommage de John Hammond au Carnegie Hall.
- 1968** En empruntant *Crossroads* à Robert Johnson, le groupe Cream d'Eric Clapton signe l'un de ses plus gros tubes.
- 1986** A grand renfort de publicité, le grand public découvre enfin le visage de Johnson dont la photographie est publiée par le magazine *Rolling Stone*.
- 1990** Publication de l'intégrale de l'œuvre de Johnson. Plus de cinquante ans après la mort du chanteur, ce coffret devient disque d'or.

Un don reçu du diable

Soupçonné d'avoir vendu son âme au démon en contrepartie de son talent, Johnson était véritablement un musicien d'exception, qui a jeté les bases du blues moderne.

Le soir du 23 décembre 1938 a lieu sur la scène du prestigieux Carnegie Hall de New York un concert exceptionnel, baptisé « From Spirituals To Swing ». Il réunit pour un public d'amateurs avertis le boogie-woogie du trio Meade Lux Lewis, Albert Ammons et Pete Johnson, le grand orchestre de Bill Basie et la chanteuse de blues Ruby Smith. L'organisateur John Hammond (l'homme qui a découvert Basie et Billie Holiday, puis plus tard Bob Dylan et Bruce Springsteen) prend la parole. En quelques phrases très sobres, il explique que l'invité d'honneur de cette soirée devait être un jeune bluesman du Mississippi nommé Robert Johnson, décédé quelques mois plus tôt. Pour lui rendre hommage, l'auditoire écoute alors religieusement deux de ses disques, *Walking Blues* et *Preaching Blues*.

La mort tragique de Robert Johnson à la veille de l'« officialisation » de

son talent et, surtout, les circonstances mystérieuses qui l'ont entourée sont indubitablement à l'origine de la légende qui s'est peu à peu construite autour du personnage.

Le « mythe » Johnson

Une légende d'autant plus tenace que le répertoire du jeune bluesman regorgeait de références au diable et à l'enfer. Quelques décennies plus tard, en pleine guerre froide, cela ne pouvait que séduire les intellectuels romantiques fascinés par l'Amérique noire rurale. Avec le temps, le mythe de ce chanteur faustien n'a fait que se renforcer, au fur et à mesure que paraissaient quelques articles sur lui et que les collectionneurs parvenaient à réunir l'intégralité de ses 78 tours, porteurs de titres aussi surprenants que *Hellhound On My Trail* (« Les chiens de l'enfer sont à mes trousses ») ou *Me And The Devil* (« le Diable et Moi »). D'autant que ses anciens disciples, qu'il s'agisse de

Johnny Shines, de Calvin Frazier, de Muddy Waters ou d'Elmore James, faisaient de lui un portrait controversé. Et comme pour troubler davantage encore les esprits, aucune photographie ne semblait avoir survécu pour donner un visage à Johnson.

Célèbre cinquante ans après sa mort

Dans un même temps, le rock, à travers les Rolling Stones et Eric Clapton, a fait de tels emprunts à sa musique que la popularité de Johnson s'en est trouvée grandement renforcée. En 1990, grâce à une campagne de publicité dans

« Je n'ai jamais rien entendu de plus bouleversant que sa musique, qui reste le cri humain le plus puissant qui soit. »

Eric Clapton

la presse spécialisée et à la sortie d'un film inspiré de sa légende, la publication de l'intégrale de ses enregistrements a été un événement médiatique de grande ampleur. Cas unique dans les annales du disque, le coffret « Robert Johnson : The Complete Recordings » est devenu disque d'or avec plus de 500 000 exemplaires vendus pour les seuls Etats-Unis, cinquante ans après la disparition de son créateur.

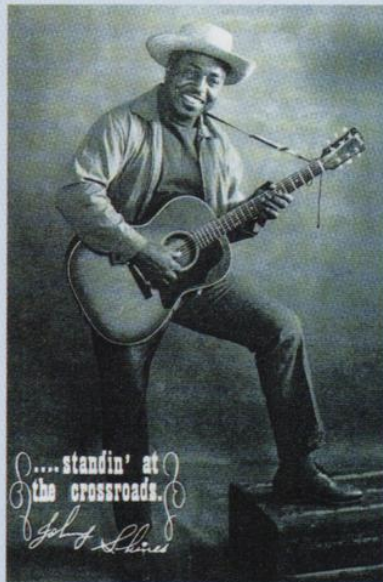
Un coin du voile levé

Aujourd'hui, les chercheurs Mack McCormick, Stephen Calt, Steve LaVere et Gayle Wardlow ont permis, photos à l'appui, de mieux connaître la réalité derrière le mythe, et de reconstruire l'existence de Johnson. Son identité est d'ailleurs à l'origine d'une confusion qui aura dérouté longtemps ses biographes. Fils de Noah Johnson, il est né le 8 mai 1911 à Hazelhurst, petite ville du sud du Mississippi, alors que sa mère était encore mariée à un certain Charles Dodds-Spencer, de sorte qu'il était connu sous



le nom de Robert Spencer.

Comme beaucoup d'autres enfants noirs de cette région, il erre très jeune de ferme en plantation avant que sa mère ne s'installe vers 1918 aux environs de Robinsonville, auprès d'un nouveau mari. Son intérêt pour la musique va s'éveiller dans un premier temps à travers l'harmonica, et ce n'est que vers 1927 qu'il se procure sa première guitare. Les principaux musiciens qui croisent son chemin jouent le blues. Ainsi naîtra la vocation du jeune homme.



L'un de ces héros semble avoir été le guitariste Willie Brown qui lui enseigne quelques accords et qui lui aurait même présenté Charley Patton, l'un des patriarches de la tradition noire du Delta.

Une passion mal récompensée

Johnson se passionne pour la musique, ne manquant jamais une occasion d'assister aux fêtes et aux bals du week-end, tout en continuant à travailler comme ouvrier agricole. Depuis son mariage à la fin de l'hiver 1929, lorsque, l'année suivante, sa jeune femme meurt en même temps que l'enfant auquel elle tente de donner le jour. Cette même année, il fait la connaissance de Son House, son futur maître à penser en matière de blues.

A l'inverse de la majorité des musiciens qui prennent leur art à la légère, House fait preuve de beaucoup de

▲ Quelques grands noms du blues qui doivent beaucoup à Robert Johnson : John Lee Sonny Boy Williamson avec sa femme Lady Belle (au milieu), Muddy Waters (à gauche) et Eddie Boyd (debout).

◀ Johnny Shines, que Robert Johnson rencontra alors qu'il « faisait la route ».

TERRAPLANE BLUES La composition la plus célèbre de Robert Johnson de son vivant évoquait la Terraplane, une remarquable voiture des années 30 fabriquée par la Hudson Motor Company. La métaphore automobile pour décrire la femme est un procédé souvent employé dans le blues, notamment par Johnny Shines avec *Dynaflow Blues* et Jackie Brenston avec *Rocket 88*.

► Lonnie Johnson.
Avant de forger son
propre style.
Robert Johnson
l'a beaucoup écouté
Au point d'avoir pris
le pseudonyme de
Robert Lonnie.



►► « Terraplane
Blues », le disque
le plus célèbre
de Johnson.

▼ Robert Lockwood,
l'un des fils
spirituels de
Johnson, lors d'une
prestation pour le
« King Biscuit
Time », vers 1940.

conviction lorsqu'il interprète des compositions personnelles pleines de poésie. Partout où il se produit, il peut être certain de trouver Robert au premier rang, attentif au moindre de ses

arpèges. Mais lorsque son jeune élève tente à son tour de saisir la guitare, le résultat est si médiocre que House ne tarde pas à la lui reprendre des mains.

La métamorphose

Vers 1932, il revoit Johnson, de retour à Robinsonville après deux ans d'absence, et c'est la surprise pour Son House : « On jouait un samedi soir avec Willie Brown, lorsque Robert est entré. Il avait sa guitare avec lui et on s'est moqué de lui, en lui demandant pourquoi il s'entêtait à vouloir jouer alors qu'il avait aussi peu de talent. Il s'est assis et il a dit qu'il allait nous montrer. Et il était devenu tellement bon qu'on est resté la bouche ouverte. »

Ce talent soudain a fait couler beaucoup d'encre, certains musiciens superstitieux ayant prétendu qu'il ne pouvait avoir acquis une telle maîtrise de l'instrument qu'en vendant son âme au diable. Loin de chercher à les dissuader, Johnson semble avoir pris un malin plaisir à entretenir cette légende, d'autant que son meilleur ami, Ike Zinnerman, racontait à qui voulait

l'entendre qu'il s'était lui-même initié à la guitare à minuit dans un cimetière ! Plus sérieusement, une excellente oreille lui a permis, semble-t-il, de copier avec succès les best-sellers de Lonnie Johnson, de Big Bill Broonzy ou du duo Leroy Carr/Scrapper Blackwell que l'on entendait alors dans tous les juke-boxes des petits cafés de campagne.

En quelques mois, Robert Johnson va devenir l'un des bluesmen les plus prisés de sa communauté, bien au-delà de la région de Robinsonville. Poussé par le démon de l'aventure, il



parcourt le Delta où il se produit dans les juke joints et les salles de bal improvisées, changeant de compagne aussi souvent que d'adresse. En chemin, il fait la connaissance d'autres musiciens, itinérants comme lui, tout heureux de bénéficier de sa réputation. Les plus fidèles seront Johnny Shines et Calvin Frazier. Pour se déplacer, ils voyagent clandestinement dans des trains de marchandise ou font de l'auto-stop, au risque de tomber sur quelque shérif malveillant et de se retrouver en prison.

Une séance d'enregistrement décisive

Il ne reste plus à Robert Johnson pour se faire connaître qu'à réaliser des enregistrements. La période n'est guère propice car l'activité discographique s'est fortement ralentie depuis le début des années 30. Mais alors que la crise semble sur le point d'être surmontée, les producteurs commencent à repartir en campagne dans les Etats du Sud, à la recherche de



nouveaux talents. Ils ont souvent recours aux services de « rabatteurs » comme H.C. Speir, propriétaire d'un magasin de disques à Jackson. Johnson se présente à lui en 1936 dans l'espoir d'obtenir une recommandation. En froid, pour des raisons financières, avec la marque ARC, Speir se



contente d'adresser le jeune bluesmen à un autre découvreur de talents nommé Ernie Oertle. Ce dernier ne tarde pas à comprendre qu'il se trouve en présence d'un musicien particulièrement doué, et une première séance est fixée pour le mois de novembre à San Antonio, au Texas.

De la strychnine dans le whisky

ARC et son représentant Don Law ont établi leur quartier général au Gunter Hotel et plusieurs artistes se succèdent au micro durant une semaine. Johnson va graver seize titres au total, dont *Sweet Home Chicago*, *Cross Road Blues* et *Terraplane Blues*, qui obtiennent un succès commercial modeste dans la région du Delta lors de leur sortie en 78 tours. Mais sa musique impressionne suffisamment les dirigeants d'ARC pour qu'ils l'invitent à nouveau en studio quelques mois plus tard. A Dallas cette fois, treize chansons sont gra-

vées dans la cire, dont *Stop Breakin' Down Blues* et *Love In Vain*, qui seront remis au goût du jour trente ans plus tard par les Rolling Stones.

Au terme de son ultime séance, Johnson n'a plus que quatorze mois à vivre. Avec son ami Johnny Shines, il reprend la route de l'Arkansas où

« Robert Johnson était un des plus grands, avec Son House. Quand on dit que je joue comme eux, j'en suis fier. C'est vrai que quand je joue du slide, je reste très proche de leur son. »

Muddy Waters

il retrouve à Helena l'une de ses concubines, la mère du guitariste Robert Jr. Lockwood. Après des séjours à Memphis puis à Saint Louis, Chicago, Detroit et peut-être New York, les deux hommes repartent



CINQ CENTS POUR NE PLUS ÊTRE SEUL

Lors de sa première séance d'enregistrement, au Texas, en 1936, Johnson s'adressa un soir à Don Law pour lui faire part de sa solitude. Devant l'étonnement du producteur, le chanteur précisa : « C'est-à-dire que je me sens seul et il y a justement ici une jeune femme qui me demande cinquante cents, mais je n'en ai que quarante-cinq. »

pour le Mississippi. Ses derniers 78 tours viennent de sortir et il en profite pour en offrir quelques exemplaires à ses proches.

Toujours à l'affût de la moindre nouveauté, Robert aurait même acheté, dit-on, une guitare électrique à cette époque, afin de monter un petit orchestre avec un batteur. Le destin ne lui laissera pas le temps de mener à bien ce projet. Dans un *juke joint* proche de Greenwood, Johnson boit plus que de raison et commence à flirter avec une jeune femme qui se trouve là. Son mari aurait alors empoisonné le whisky du bluesman à la strychnine. Les faits ne seront jamais vraiment élucidés. Après plusieurs jours d'une agonie très douloureuse, Johnson rend l'âme le 16 août 1938, sans que l'on sache si c'est à Dieu ou au diable qu'il l'a recommandée.

◀ Don Law dirigea pour ARC les premiers enregistrements de Robert Johnson.



▲ La tombe du bluesman près de Greenwood (Mississippi).

◀ John Hammond, producteur et mécène (ici avec Aretha Franklin), organisa le concert « From Spirituals To Swing » du Carnegie Hall en l'honneur de Johnson.

Parrain du Chicago blues moderne

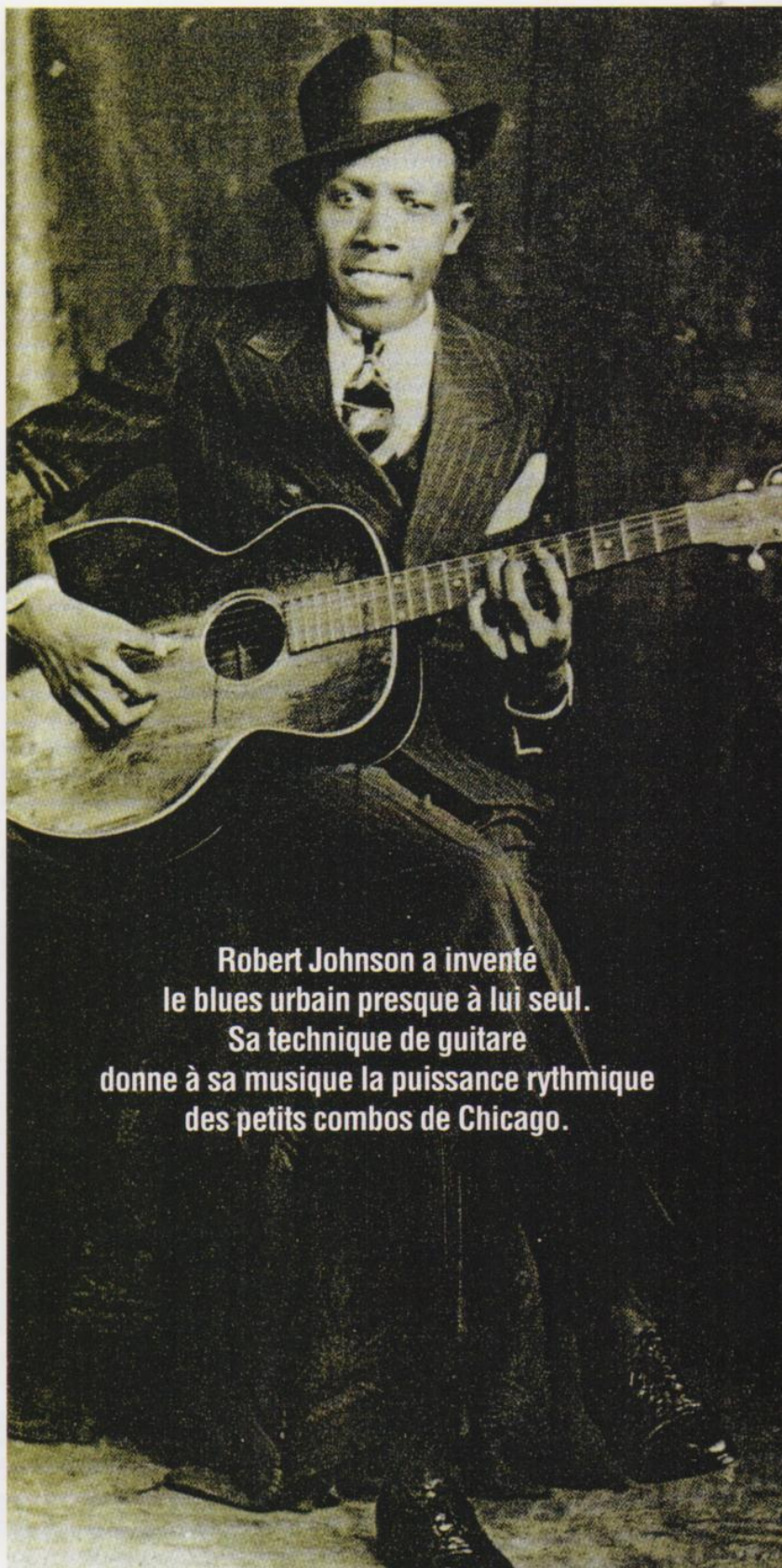
Vénéralisé par Keith Richard des Rolling Stones – qui a insisté pour que Mick Jagger reprenne *Love In Vain* sur l'album *Let It Bleed* –, adulé par Eric Clapton qui dit avoir reçu la musique de Johnson comme d'autres reçoivent le Christ, copié par Johnny Winter qui a appris à jouer de la guitare en écoutant ses disques, le créateur de *Terraplane Blues* a suscité l'éclosion du Chicago blues de l'après-guerre en faisant de nombreux émules, dont les plus doués sont Muddy Waters, Elmore James, Robert Jr. Lockwood et Howlin' Wolf.

Un auteur de grands classiques du blues

Parmi les vingt-neuf compositions enregistrées par Johnson, près d'un tiers sont devenues des standards confirmés, et non des moindres : *Sweet Home Chicago*, *I Believe I'll Dust My Broom*, *Walking Blues*, *Stop Breakin' Down Blues*, *Cross Road Blues*... A l'écoute de ses enregistrements, on

► L'une des rares photos de celui qui a révolutionné le blues en vingt-neuf morceaux.

LE FINGERPICKING Des techniques qui permettent au guitariste de blues de s'accompagner, celle du fingerpicking est la plus difficile. Le pouce de la main droite assure une base rythmique sur les cordes graves pendant que l'index et le majeur brodent une mélodie dans les aigus.



Robert Johnson a inventé le blues urbain presque à lui seul. Sa technique de guitare donne à sa musique la puissance rythmique des petits combos de Chicago.

ne s'étonnera pas de l'audience qu'il a pu avoir, en particulier auprès des historiens du blues.

D'emblée, l'auditeur est frappé par le réalisme de ses descriptions. Alors que d'autres se contentent d'évoquer la femme en général, Johnson personnalise à l'extrême ses textes, évoquant dans ses couplets Beatrice, Bernice, ou encore Thelma. Ce réalisme apparaît plus flagrant encore dans la façon dont il décrit les rapports amoureux, disséquant avec la rigueur d'un entomologiste les tourments de l'absence ou les joies du plaisir physique.

Cette force poétique a sans aucun doute conquis ses nombreux exégètes. Anciens étudiants pour la plupart issus de la bourgeoisie blanche, familiers des romans de Kerouac et des poèmes de Francis Thompson, ils ont retrouvé dans la richesse des métaphores sexuelles de Johnson et dans la puissance de ses évocations du diable des thèmes chers au romantisme. Sans rien ôter à son génie, cela explique que son art poétique ait davantage séduit les jeunes générations blanches que ses contemporains noirs.

Un style de guitare très moderne

C'est surtout au plan instrumental que l'influence de Johnson s'est fait sentir auprès des siens. C'est lui qui a mis au point le schéma sur lequel s'est développé le style de la Windy City à la fin des années 40. Avec le pouce de la main droite, il donnait un accompagnement rythmique sur les cordes graves de la guitare tout en jouant une ligne mélodique aérienne sur les cordes aiguës. Les premiers orchestres de Muddy Waters se sont contentés de reprendre à la basse et à la batterie la trame rythmique de Johnson, permettant à la guitare électrique et à l'harmonica d'improviser.

Technicien remarquable, Johnson avait, enfin, la capacité rare d'exprimer simultanément les mêmes sentiments, pour ainsi dire, avec sa voix et sa guitare, à l'inverse de la plupart des bluesmen dont le jeu s'inscrit en prolongement du chant.



◀ Charley Patton, le père fondateur du Delta blues, inspira Robert Johnson.

AFFINITÉ Robert Johnson a été influencé par un certain nombre de musiciens, à des degrés divers. A commencer par Charley Patton, patriarche du blues du Mississippi, auquel il a emprunté un certain maniérisme. Autre mentor, le mystérieux Ike Zimmerman qui prétendait tenir son talent du diable. Mais c'est surtout grâce à Son House qu'il a intégré la musique du Delta à son répertoire. Pour ne donner qu'un exemple, *Walking Blues* est une adaptation directe d'un titre emprunté à House.

Malheureusement sous-estimé par les découvreurs de talents à ses débuts, House a gravé quelques faces superbes pour le compte de la Bibliothèque du Congrès en 1941, avant d'être redécouvert au moment du blues revival des années 60.

La tradition urbaine d'avant-guerre a également marqué Johnson. Il aura ainsi longuement écouté les duos piano-guitare de Leroy Carr et de Scrapper Blackwell, dont on retrouve la marque sur un titre comme *Kind Hearted Woman*. Autre vedette de l'époque, le guitariste et chanteur James Kokomo Arnold, auteur de *Old Original Kokomo Blues* qui devait donner naissance à *Sweet Home Chicago*.

Enfin, les guitaristes virtuoses de son temps ont aidé Robert à se forger un style délié. Cela a été le cas de Big Bill Broonzy, mais surtout de Lonnie Johnson, dont la maîtrise technique a marqué la plupart des instrumentistes, Robert Johnson en témoigne avec des titres comme *Malted Milk* et *Drunken Hearted Blues*.

Terraplane Blues

Au total, Robert Johnson aura légué vingt-neuf titres enregistrés. Après la femme, son thème préféré est celui des rapports qu'il disait entretenir avec le diable.

1 I Believe I'll Dust My Broom

Cette composition a eu une influence considérable sur le style urbain de Chicago ; il s'agit en effet de l'un des premiers exemples enregistrés du rythme shuffle qui devait s'imposer aux petits groupes de la Windy City après la guerre. Repris par Elmore James qui en a fait son cheval de bataille sous des titres divers (*Dust My Broom, I Believe, Dust My Blues...*), ce thème était à l'origine interprété par Johnson en simple picking.

2 Sweet Home Chicago

Que Johnson associe la ville de Chicago à l'Etat de Californie sur ce grand classique en dit long sur ses connaissances limitées en géographie, et cela semblerait indiquer que le guitariste ne s'était jamais rendu dans la Windy City avant 1936. D'un point de vue historique, la paternité de ce titre semble revenir à Kokomo Arnold qui avait déjà utilisé l'expression « sweet home Chicago » dans son enregistrement Decca de *Old Original Kokomo Blues*, en 1934.

3 Rambling On My Mind

L'errance revient fréquemment dans les thèmes abordés par les bluesmen qui menaient des existences nomades. Comme souvent, le besoin de s'en aller est lié à l'incompréhension ou à la dureté d'une femme. L'accompagnement de guitare est assez similaire au rythme shuffle de *Dust My Broom*.

4 Come On In My Kitchen

Pour cette chanson, Johnson a eu recours à une technique particulière qui consiste à régler les cordes de son instrument de façon à obtenir un accord ouvert de ré ; à l'aide d'un tube de métal (le slide) qu'il fait glisser sur le manche de la guitare, il obtient alors de longs glissandos chantant à l'unisson de sa voix.

5 Terraplane Blues

Autre morceau de style slide, *Terraplane Blues* a donné à Johnson le seul succès commercial qu'il ait connu de son vivant. Publié sur un 78 tours ARC avec *Kind Hearted Woman*, on estime

qu'il s'est vendu à quelques milliers d'exemplaires, principalement dans la région du Delta où il a largement été exploité sur les juke-boxes.

6 They're Red Hot

Cette composition a été attribuée à Red Johnson, l'un des frères du chanteur. La mélodie comme la suite d'accords utilisée ici étaient très populaires à l'époque dans le style « hokum », répertoire de chansons comiques et paillardes. *They're Red Hot* rappelle notamment Big Bill Broonzy et son *Take Your Hands Off Her*.

7 Cross Road Blues

Le mythe du carrefour dans l'œuvre de Johnson a donné lieu à toutes sortes d'interprétations plus ou moins plausibles, certains n'ayant pas hésité à y voir un lieu de rencontre nocturne entre le chanteur et Satan. Il est plus probable que Johnson se contentait d'être inquiet de voir la nuit tomber sur une route déserte, alors que le « vagabondage » était puni d'une peine de prison pour les Noirs.

8 Walking Blues

Ce titre rappelle avec force le style de Son House que Robert a sans doute appris auprès de lui. En particulier, on reconnaît le rythme très haché caractéristique, rappelant les chants de travail.

9 Last Fair Deal Gone Down

Robert Johnson évoque dans *Last Fair Deal Gone Down* l'une de ses conquêtes, Ida Belle, apparemment rencontrée sur le Gulf Port Island Road, c'est-à-dire la ligne de chemin de fer qui traversait le Mississippi en provenance du golfe du Mexique. La métrique des couplets en quatre vers, inhabituelle, semble indiquer une forme archaïque du blues, que l'on pouvait trouver également dans certaines régions du Texas.

10 Preaching Blues (Up Jumped The Devil)

La version originale de ce « Blues du prédicateur » avait été gravée par Son House en 1930. Pour cette reprise, Johnson est atteint d'une frénésie peu commune qui accompagne particulièrement bien la poésie du texte : « Le blues est tombé, qui m'a déchiré de haut en bas / Ne t'arrête surtout pas, mon pauvre Bob, pas moyen de faire machine arrière. »

11 If I Had Possession Over Judgment Day

Ce morceau est généralement connu dans la région du Delta sous le nom de *Rollin' And Tumblin'*. De nombreux artistes, dont Muddy Waters, l'ont enregistré. Ici encore, Johnson semble comme possédé, chantant et jouant avec une urgence rarement égalée.

12 I'm a Steady Rollin' Man

Cette pièce fait partie des compositions mineures de Robert Johnson que certains de ses « héritiers » ont cependant reprises. Parmi eux, le plus connu est Robert Jr. Lockwood, dont la mère fut à une certaine époque la concubine du chanteur.

13 Hellhound On My Trail

L'image des chiens de l'enfer envoyés par le diable pour chercher les pécheurs était couramment usitée dans les églises noires sanctifiées ; elle donne l'occasion à Johnson de nous offrir certains de ses plus beaux vers : « Je dois m'en aller, le blues tombe comme de la grêle / Et le jour me rappelle que les chiens de l'enfer sont à mes trousses. »

14 Little Queen Of Spades

La « petite dame de pique » dont il est question ici symbolise la malchance, ou la mort. Elevé dans un univers où dominaient les superstitions

anciennes, Johnson évoque dans ce titre le « mojo », sorte d'amulette mythique des Noirs.

15 Malted Milk

Cette chanson contient nombre d'éléments stylistiques empruntés au guitariste Lonnie Johnson. Mais celui-ci s'exprimait d'une façon assez sophistiquée, et son jeune émule semble mal à l'aise dans ce contexte.

16 Me And The Devil Blues

Robert Johnson revient, pour cette composition, à l'un de ses thèmes favoris, celui de ses relations avec le Malin. D'autres avant lui, notamment Texas Alexander et la chanteuse Bessie Smith, avaient également fait référence au diable, mais jamais avec cette force.

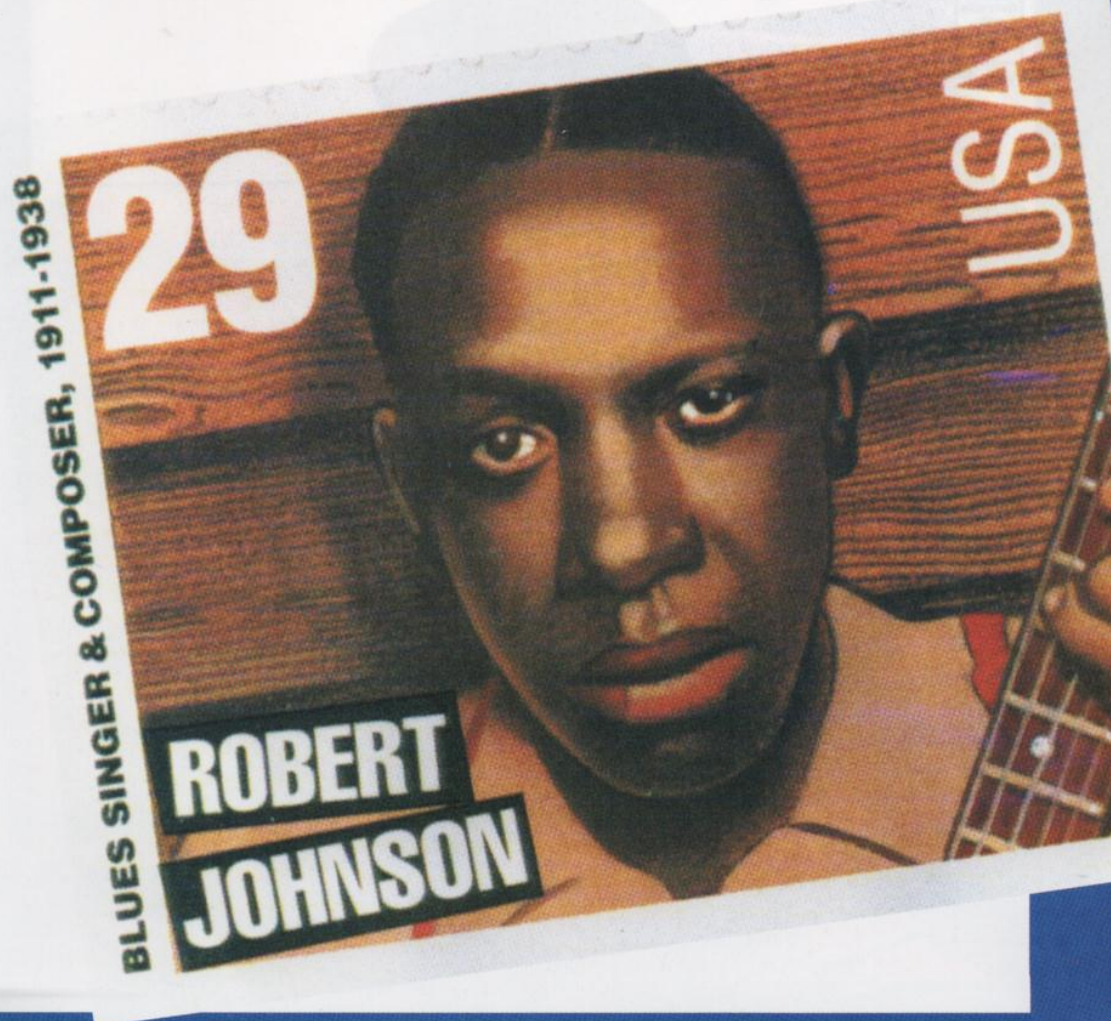
17 Stop Breakin' Down Blues

En enregistrant ce titre à Dallas, le 20 juin 1937, Johnson offrait au blues l'un de ses grands classiques. A sa suite, des artistes aussi prestigieux que John Lee Sonny Boy Williamson et Junior Wells ont repris à leur compte ce blues plein d'humour.

18 Love In Vain

Comme *Hell Hound On My Trail*, *Love In Vain* possède une structure harmonique unique dans l'histoire du blues, prouvant à quel point Robert Johnson était porteur d'innovation. Mais, surtout, *Love In Vain* est l'une des chansons d'amour les plus poignantes qui soient ; on comprend alors que les Rolling Stones l'ait reprise avec tant de respect.

▼ Robert Johnson, l'homme qui transcenda la « musique du diable ».



Gunter Hotel

► Illustration représentant la chambre qu'occupait Johnson au Gunter Hotel de San Antonio.

Nombre de lieux mythiques du blues font aujourd'hui l'objet d'un véritable culte. Le Gunter Hotel mériterait de connaître un sort analogue.

A Clarksdale, on peut visiter le bâtiment – transformé en hôtel depuis – où Bessie Smith a poussé son dernier soupir. Il en va de même du studio Sun à Memphis où Elvis Presley a effectué ses premiers enregistrements, comme de la cabane qui a vu naître Muddy Waters dans le delta du Mississippi. Et si l'on croit avoir localisé le carrefour célébré par Johnson dans sa chanson *Cross Road Blues*, c'est en tout cas au Gunter

Hotel, à San Antonio, que l'on doit aujourd'hui de connaître sa musique.

Comme c'était la coutume avant guerre, les compagnies discographiques réunissaient souvent leurs artistes dans des studios improvisés. Découvert par H.C. Speir et Ernie Oertle, deux *talent scouts*, Robert Johnson quittait fièrement son Mississippi natal à l'automne 1936 pour se rendre au Texas où il devait rencontrer les producteurs de la marque ARC. Don Law, chargé de diriger les séances, allait avoir la responsabilité d'enregistrer Johnson, mais aussi un orchestre de western swing – le Chuck Wagon Gang –, ainsi que deux ensembles de musique mexicaine, très prisée à l'époque au Texas.

Dès son arrivée, Johnson fit preuve d'une telle timidité que Law pensa qu'il avait affaire à un tout jeune homme de 17 ou 18 ans. « Et quand je lui ai demandé de jouer quelques notes devant les musiciens mexicains, il a eu tellement le trac qu'il s'est réfugié dans un coin de la pièce pour chanter en leur tournant le dos », explique Law. On a souvent dit depuis que cette prétendue timidité n'était en réalité qu'un artifice de Johnson pour protéger du regard des Mexicains une technique instrumentale dont il était particulièrement jaloux. A ce détail près, tout se déroula parfaitement et seize titres furent gravés dans les murs du Gunter Hotel entre le 23 et le 27 novembre. D'autres séances ont eu lieu quelques mois plus tard, à Dallas, mais il est certain que le nom de Robert Johnson serait entré dans le panthéon du blues grâce à ces moments d'émotion intenses, recueillis entre les murs du Gunter Hotel.

